

L'éternité et une nuit

par Camille Cloarec, *Le Matricule des Anges* n°222, avril 2021

Bouillonnant de rage, d'onirisme et de violence, Les Vilaines est le premier roman de l'auteure argentine Camila Sosa Villada. entre récit intime, manifeste puissant et légende explosive, il irradie, tout simplement.

Les *Vilaines*, ce sont une poignée de femmes trans qui se retrouvent chaque soir pour faire le tapin dans le Parc Sarmiento, à Córdoba, une ville du centre de l'Argentine, et qui « *semblent faire partie d'un même corps, être les cellules d'un même animal* ». Leur groupe gravite autour de celle qui est tout à la fois leur mère, leur modèle et leur béquille : Tante Encarna, 178 ans tout pile, les seins remplis d'huile de moteur d'avion, laquelle « *passait son temps à essayer de sauver le monde, ce petit monde rose trans qu'elle avait construit pour envelopper sa solitude* ». Du paysage urbain nocturne jaillissent d'autres silhouettes, tout aussi mystiques, à l'image des énigmatiques « Hommes Sans Tête », surnom désignant les réfugiés originaires d'Afrique ayant renoncé à leurs souvenirs, de l'étrange prêtresse paraguayenne ou encore de Machi Trans, adepte de la magie noire du Brésil. Cet univers rayonnant, fantasque et sulfureux est jonché de phénomènes surnaturels (une statuette de la Vierge de Guadalupe qui verse un torrent de larmes, d'innombrables actes de sorcellerie çà et là et, surtout, la découverte d'Éclat des yeux, un nouveau-né abandonné que les prostituées recueillent, telles des Reines mages).

Cependant l'outrance poétique qui colore chaque nuit de dur labeur peine à camoufler l'horreur de la violence dont ce petit monde est victime. Il y a les insultes qui pleuvent, le mépris institutionnel qui isole, les agressions sexuelles qui demeurent impunies. Il y a le danger permanent qui traverse ces heures entre chien et loup, avec pour seule protection une lame planquée dans un morceau de savon ou une cachette dans un fossé. « *Nous sommes ça, aussi, en tant que pays : la maltraitance perpétuelle infligée au corps des trans. La trace laissée sur certains corps, de manière injuste, fortuite et évitable, la trace de la haine.* » Et, sans doute pire que les humiliations quotidiennes et la brutalité insoutenable, il y a ce sentiment de honte inculqué depuis la naissance. « *Chez moi, la peur était partout. Elle ne dépendait pas du climat ou d'une circonstance en particulier : la peur, c'était le père* ». Telle est la confiance de la protagoniste des *Vilaines*, Camila, la petite vingtaine, ayant grandi dans la misère et le rejet de ses parents, violée par des policiers quand elle était adolescente. Depuis ce traumatisme, celle-ci considère son corps comme « *une cathédrale de néant* » et le vend sans avoir véritablement d'alternative.

Au fur et à mesure que les épisodes de son passé se dévoilent et étoffent l'arbre généalogique auquel appartiennent toutes les femmes trans, la colère se libère. Cette rage inoculée depuis les premiers balbutiements, cette rancœur à l'égard d'une société hypocrite qui condamne et dévore, cet esprit de vengeance face à l'injustice et à la domination. Autrement dit, « *la tumeur de notre ressentiment. L'amertume d'être orphelines. Le lent homicide commis contre celles de notre espèce, les renardes, les louves, les poules, les sorcières.* »

Car si l'ouvrage de Camila Sosa Villada s'inscrit dans la riche veine romanesque de la littérature sud-américaine et qu'il constitue un témoignage déchirant inspiré de son parcours, il prend aussi la parole au nom de celles que le système s'acharne à rendre muettes (combien d'auteures trans sont publiées, traduites, lues ?). La narratrice s'empare du « nous » pour raconter cette collectivité en marge, régie par « *la perplexité du travestissement* » et « *l'art difficile de la transparence et de l'éblouissement* ». Elle décrit le camouflage, l'épuisement mental, les mensonges, la double vie, la fragmentation, le sentiment perpétuel d'être en exil dans sa propre existence, dans son propre corps. Elle expose également la fulgurance, la ferveur et la passion qui font de ces destins autant d'étoiles filantes – « *un an chez nous équivaut à sept chez les humains* ». Entre l'éreintement, les suicides, les dépendances diverses, le fléau du sida, ce ne sont pas les dangers qui manquent, et ce dès le berceau. Ainsi en va-t-il d'Angie la flamboyante, terrassée par le virus, et de Lourdes, dont la silicone injectée dans ses faux seins infecte le sang. Comme toutes les autres, elles s'éteignent à l'Hôpital Rawson, cette antichambre de la mort, alors que le récit poursuit son implacable descente. « *Quelque chose a débuté dans cette pénombre. Je parle à présent de ma pénombre, je parle de moi-même. Je parle de cette sensation d'être en train d'avaloir des poignées de terre de la main même de Dieu.* »

Dans la réalité trans, la beauté se fane trop vite, la perte est un gouffre qui se creuse de jour en jour, les possibles se dégradent. Le peu de personnages qui résistent encore muent (Maria la Muette devient un oiseau et Natalí se transforme en louve-garou). Au fur et à mesure que le récit progresse vers sa fin, la légende prend corps, explosive, tragique, foudroyante. Car si la première publication de Camila Sosa Villada interpelle autant, c'est en raison d'une maîtrise littéraire digne d'un García Márquez ou d'une Allende, qui fait chatoyer un monde à la fois superbe, mythique et atroce. « *La langue est à moi. (...) Je vais la détruire, la contaminer, la confondre, l'incommoder, la déchirer et la faire renaître autant de fois que nécessaire* », nous dit-elle. C'est ce travail sur la langue, ce terrain de l'intime, du symbolique et de la revanche, très bien rendu par la traduction de Laura Alcoba, qui saisit et emporte à ce point. *Les Vilaines* est donc un roman extravagant, lyrique, personnel et inclassable, une sorte de mine littéraire dans laquelle on pourrait puiser à l'infini, sans jamais s'en lasser, ni oublier les femmes à la destinée étincelante et torturée qui l'habitent. « *Nous sommes là pour qu'on écrive à notre sujet. Pour être éternelles.* »

Les Vilaines, Camila Sosa Villada

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Laura Alcoba

Métailié, 208 pages, 18,60 €